

## COMPTES RENDUS

---

agnatique. Il m'apparaît également, à la faveur de ces expériences italiennes et allemandes de paternité, qu'il y a beaucoup à apprendre encore de la pluralité des régimes de filiations articulée à la pluralité des fonctions paternelles (générer, alimenter, intégrer dans un lignage).

Carole AVIGNON

Benedetta BORELLO, *Il posto di ciascuno. Fratelli, sorelle e fratellanze (XVI-XIX secolo)*, Roma, Viella, 2016, 266 p.

Le livre de Benedetta Borello est une étude des acteurs et des actrices de la société d'Ancien Régime en situation de frère ou de sœur. Il ne s'agit ni d'une analyse du concept de fraternité du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, ni uniquement d'une histoire des rapports entre frères et sœurs.

Celle des frères et des sœurs ne peut plus être considérée comme une relation négligée par l'histoire de la famille et de la parenté ; son importance est désormais un acquis de la recherche, récemment témoigné par l'ouvrage collectif – issu d'un double colloque qui s'est tenu à Rennes et à Toulouse –, *Frères et sœurs du Moyen Âge à nos jours*, sous la direction de F. Boudjaaba, C. Dousset et S. Mouysset (Peter Lang, 2016).

Au centre du livre de Benedetta Borello, il n'y a pas que des frères et des sœurs. Comme l'a souligné Didier Lett dans sa préface, l'auteure compare l'*agency* adelphique aux représentations sociales et culturelles, aux valeurs attachées à ce lien social idéal, permettant dans de nombreux domaines de souligner les contrastes et les oppositions entre représentations, assignations, normes et pratiques fraternelles. En mettant l'accent sur la *place de chacun*, elle s'intéresse aux frères et sœurs dans leur diversité d'âge, de sexe et de rang au sein de leur communauté.

L'ordre de naissance à l'intérieur de la fratrie est un élément clé dans la formation de l'individu, comme les recherches de Françoise Héritier l'ont souligné à plusieurs reprises. En outre, les différences d'âge s'entremêlent à celles de genre. Qu'ont signifié

ces intersections de plans dans l'histoire concrète d'hommes et de femmes ?

Ce volume se propose de répondre à cette question en cinq chapitres, qui renvoient à cinq clés d'interprétation : la corporéité, la matérialité de la maison et des objets, la vie en commun, le rapport inclination/éducation, le partage du travail.

Centré principalement sur l'Italie, dans un cadre européen plus général, le livre utilise des sources très variées : discours médicaux et moraux pour parler du corps de la famille et de l'identité des frères ; discours juridiques (livres de droit et actes notariés) qui renseignent sur le patrimoine ; discours institutionnels (normes régissant la vie des collèges masculins, des monastères, des académies militaires) qui visent à organiser la vie des communautés ; mais aussi des procès en reconnaissance de paternité, des inventaires après décès et les registres de baptême. Toutefois, la source principale est la correspondance, qui a permis de pénétrer dans l'intimité des liens entre les frères et les sœurs et de leurs sentiments.

Être *d'un même sang* pour des frères et des sœurs pouvait signifier se ressembler physiquement, être davantage sujets à contracter certaines maladies ou avoir des tempéraments similaires. Le premier chapitre montre de quelle façon les *idées* sur le corps forgeaient la vie quotidienne et le rapport entre frères et sœurs.

Toutefois, habiter ensemble et partager les choses à l'intérieur de la même maison pouvait servir à se sentir davantage frères et sœurs que ceux qui, bien que membres de la même famille, étaient élevés très loin les uns des autres. Ainsi, être de la même maison ne signifiait pas seulement vivre sous le même toit, mais bâtir quotidiennement ou débattre sur une idée d'appartenance que les membres des familles partageaient avec les meubles ou la vaisselle. Les objets devenaient le signe et l'essence même de ce lien que montre le deuxième chapitre.

Le lien fraternel et les sororités pouvaient se renforcer durant les années de l'éducation ;

d'autres lieux – les monastères, les collèges, les académies militaires et les ateliers d'apprentissage – avec les règles de la vie en commun, les uniformes, les horaires et les disciplines, articulaient une série de discours sur le sentiment d'appartenance à un corps social, comme le montre le troisième chapitre.

Les récits sur les caractères des peuples et la perception des appartenances nationales, que les jeunes garçons expérimentaient durant leurs voyages d'instruction, contribuaient en outre à repenser la place de l'individu, celle de sa famille et de sa nation (avant même les États nationaux). Le voyage, entre autres, mettait les garçons d'une même famille face à la démonstration qu'être nés dans une même terre leur avait transmis certaines attitudes qui les rendaient différents des autres peuples. La manière dont tous ces différents concepts d'appartenance articulaient d'autres discours sur la fratrie est au cœur du quatrième chapitre.

Le cinquième et dernier chapitre montre la participation des frères et sœurs aux activités commerciales et financières de leurs familles. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, même si le système de marché se développait de plus en plus dans les sociétés européennes, les transactions financières des familles d'«entrepreneurs» étaient intimement mêlées aux relations sociales de la famille et au lien de sang entre ses membres.

Face à la richesse de l'analyse, on ne peut que regretter que l'auteure s'intéresse davantage aux élites qu'aux couches populaires, et que les formes de la «fraternité» chez les artisans, qui n'ont pas produit de portraits de familles et pour lesquels la notion de «*casata*» s'avère inutilisable, ne soient que très peu présentes. L'enquête demeure toutefois très éclairante, grâce à la multiplication des «objets» à travers lesquels l'auteure développe son questionnement: le corps et l'apparence physique, l'iconographie, les pratiques résidentielles, l'entreprise économique – une approche plurielle sur laquelle se fonde une manière innovante d'écrire l'histoire de la famille.

Eleonora CANEPARI

Bogdan MATEESCU, *Familia în timpul robiei. O perspectivă demografică. Studiu și liste de populație din arhive*, (La famille au temps de l'esclavage. Une perspective démographique. Étude et listes de population dans les archives), Iași, Editura Universității „Alexandru Ioan Cuza”, coll. „Documenta”, 2015, 316 p.

Dans le domaine de l'histoire, la maison d'édition de l'Université de Iași est de loin la plus prestigieuse des éditions universitaires de Roumanie. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil sur les parutions des dernières années: au sein des éditions de Iași, l'histoire domine, elle règne même! Évidemment, cette état de fait attire l'attention des historiens de Iași et d'ailleurs, qu'ils soient des professionnels consacrés, à l'image de Constanța Vintilă Ghițulescu, ou qu'ils soient au contraire des nouveaux venus dans la carrière comme Bogdan Mateescu qui, au moment de la publication du volume dont nous faisons la critique, était inscrit en doctorat d'histoire à Bucarest. Depuis, il est devenu docteur en histoire et, pour le plus grand bonheur de la recherche roumaine, il est désormais aussi chercheur à l'Institut d'Histoire «Nicolae Iorga» de Bucarest. De notre point de vue, le jeune Bogdan Mateescu est le chercheur le plus prometteur de sa génération dans le domaine de la démographie historique. Il s'est spécialisé dans l'étude des recensements pré-modernes de la Roumanie, c'est-à-dire, d'avant les années 1859-1860. Et comme tout historien démographe attiré, il est un excellent connaisseur des archives.

Le volume que nous évoquons ici constitue une publication classique de documents. La majeure partie de l'ouvrage consiste en la publication de quatre corpus de documents (de nature démographique) de Valachie<sup>1</sup>: le dénombrement des fidèles du monastère de Cozia, en 1836; les registres du village de Sadova (situé dans l'arrondissement de Dumbrava, dans le département de Dolj) lors du recensement général de 1838; l'inventaire, en 1843, des individus ayant un